

Sura Dji : visage et racines du Zaïre

Une grande exposition sur le Zaïre s'est tenue pendant quatre mois au Musée des Arts Décoratifs à Paris. * Elle a été inaugurée le 6 mai 1982 en présence de l'Ambassadeur de la République du Zaïre en France, de Jean-Pierre Cot, ministre de la Coopération et du Développement et de Jack Lang, ministre de la Culture. Trois cent quarante objets (sculptures, masques, instruments de musique, etc.) ont été sélectionnés parmi les plus belles pièces de l'Institut National des Musées du Zaïre, et présentés pour la première fois à Paris. La première salle exposait de très belles cartes modernes et anciennes permettant de situer la provenance des objets qui étaient montrés. On trouvera, ci-contre, une carte des groupes de populations et sites archéologiques du Zaïre représentés dans l'exposition ainsi qu'un schéma indiquant la succession des différentes salles.

L'exposition « Sura Dji - Visages et Racines du Zaïre » qui vient de se tenir à Paris au musée des arts décoratifs, est sans conteste l'une des manifestations culturelles majeures de l'année 1982. Organisée par des Français pour les Français, elle est l'expression du désir de faire partager, à d'autres, une expérience née de la rencontre, en ce vingtième siècle finissant, de ses initiateurs avec le continent africain. Non plus par le truchement des chocs et des blessures que provoque, de part et d'autre, l'assistance techni-

(*) Elle a été organisée sous les auspices du Département de la Culture et des Arts du Zaïre grâce au concours du Ministère de la Coopération et du Développement, du Ministère de la Culture, par l'Union Centrale des Arts Décoratifs, le Musée des Arts Décoratifs, avec la collaboration de l'Institut des Musées Nationaux du Zaïre et du Centre Culturel Français de Lubumbashi.

(**) Cf. *Notre Librairie*, n° 44, octobre-novembre 1978.

que ou militaire en Afrique, mais à travers diverses expressions artistiques du génie de son peuple.

Comment dès lors, malgré le caractère partiel et partial de cette exposition, ne pas dire son saisissement lorsque le regard caressant les contours des objets qui nous sont donnés à voir, perçoit la conscience secrète de ceux qui les ont façonnés !

Des urnes et effigies funéraires du Bas-Zaïre à la peinture populaire de Kinshasa, un espace se dévoile, investi de rythmes et de lumière, chargé de sens et de symboles, témoignant du passé le plus lointain du Zaïre, du passif colonial, ou de la magnificence artistique de tel ou tel groupe ethnique. Mais il est aussi marqué du signe de la lutte entre la vie et la mort, se concrétisant au travers des motifs de la mère et l'enfant, du chef ou du roi, des ancêtres...

Si telle figurine, par exemple, célèbre la féminité féconde, telle autre n'en traduit pas moins avec intensité le sentiment de la mort ; si tel masque fixe l'instant dans sa placidité renouvelée, tel autre, pour reprendre le mot du poète n'en distille pas moins un air d'éternité ; si telle sculpture reproduit dans ses formes stylisées scènes et fonctions de la vie quotidienne, telle autre n'en représente pas moins les ancêtres et, du coup, la relation de l'homme à l'au-delà. En somme, et c'est l'une de ses caractéristiques majeures, l'art africain est dominé par cette dualité, et le rôle qu'y joue l'homme est précisément de faire triompher la vie de la mort, l'espérance du désespoir panique, le plaisir de la douleur, la joie de la tristesse.

L'espace symbolique que l'exposition Sura Dji nous donne à lire témoigne aussi de multiples violences (sociales, culturelles, psychologiques ou politiques) dont le Zaïre en particulier et l'Afrique en général sont le lieu. Et cette violence qui transparaît dans la statuaire, la poterie ou les masques, s'affirme fortement à travers les fac-similés d'un procès relatif à un empoisonnement ; elle atteint son paroxysme avec la peinture naïve de Kinshasa.

Peinture naïve ? Peinture populaire ? Peu importe ! Deux maîtres du genre : Moke et Chéri Samba.

Des formes écrasées, statiques ou simplifiées à outrance. Des aplats de couleurs. Une perspective fonctionnelle visant à ne mettre en relief que les motifs les plus importants. On est bien loin ici d'un académisme étouffant. Ces peintres autodidactes n'ont certes pas la maîtrise du pinceau, ni l'élégance d'un Nkusu, d'un Bella ou d'un Pilipili que plus d'un visiteur africain de l'exposition aurait tant souhaité y rencontrer. Il n'empêche

que, malgré la pauvreté des matériaux qu'ils utilisent et l'apparent manque de métier qui les caractérise, Moke et Chéri Samba jouissent d'une certaine audience à Kinshasa.

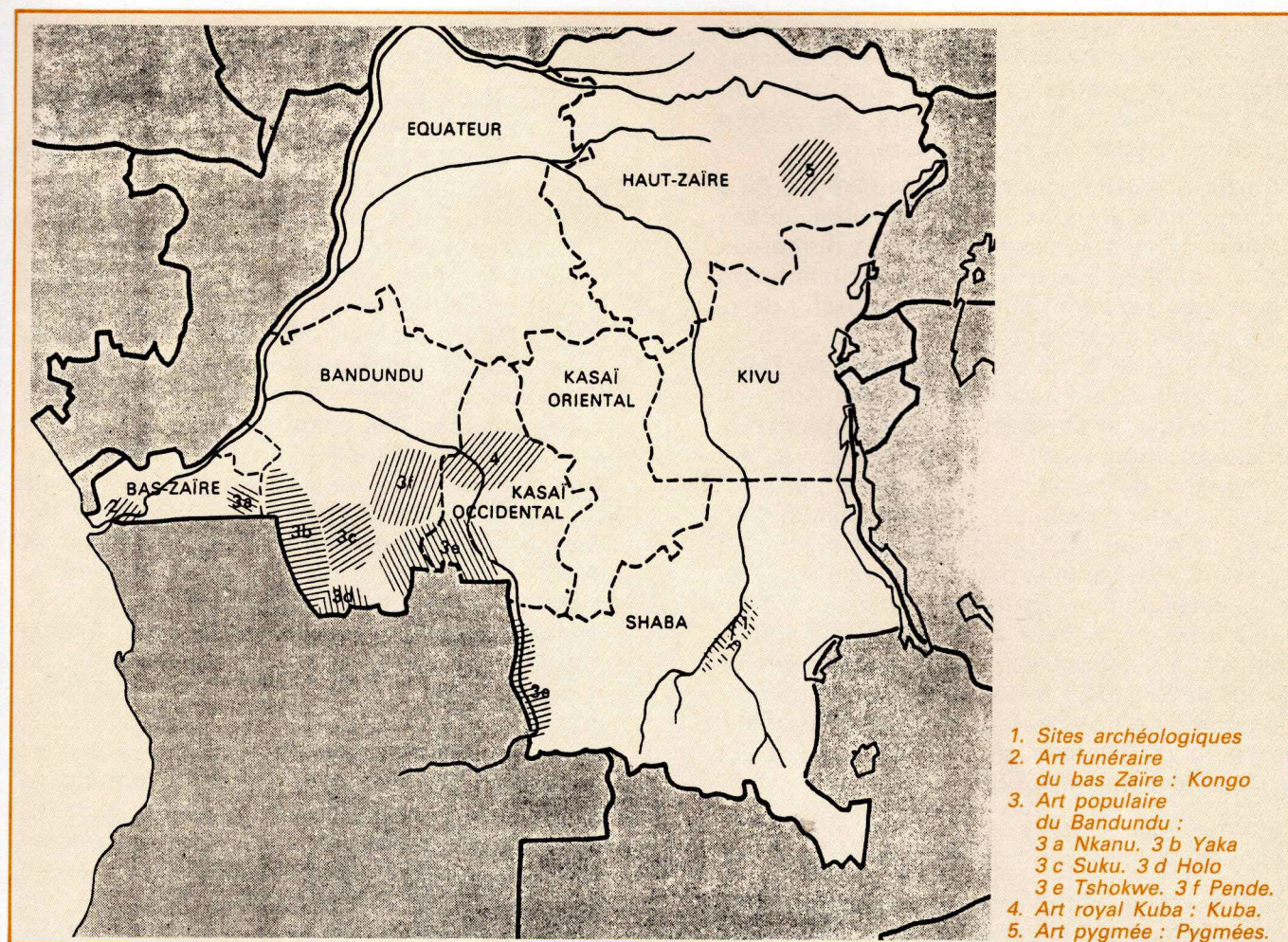
C'est que, se refusant à toute esthétique d'école, ils ont su, avec beaucoup de sincérité et de spontanéité, mettre en scène des langages sociaux qui sont ceux mêmes de la collectivité à laquelle ils appartiennent. Puisant leur inspiration dans les menus faits du jour, dans l'actualité politique, ou dans l'histoire, ils ont pris le parti de raconter l'histoire et la vie de la société. D'où la permanence dans leurs œuvres des thèmes et motifs sociaux, historiques, symboliques et religieux : divertissements populaires, séduction et châtement, sanction infligée par la gendarmerie aux deux familles antagonistes, combats de rue, transport urbain, mais aussi deuil, exorcisme, refus du mal.

La peinture populaire telle qu'elle s'exprime à travers les tableaux de Moke ou de Chéri Samba, et de nombreux autres peintres de même tendance, en l'occurrence Sim Simaro ou Bodo Pambu ou encore Tshibumba, obéit à la même exigence : divertir tout en dénonçant sans détour ni faux-fuyant les tares et les infirmités de la société. Cherchant avant tout à communiquer, parce que porteuse d'innombrables messages, elle semble surgir de la conscience collective à laquelle elle s'intègre totalement, et dont elle tire sa force et ses multiples résonnances.

On l'aura remarqué. Tous les moyens ont été mis en œuvre pour qu'apparaissent avec éclat, les aspects des cultures zaïroises tant anciennes que modernes, auxquels les organisateurs de l'exposition ont voulu initier le public français. D'aucuns leurs reprocheront sans doute d'avoir privilégié l'art de tel groupe ethnique au détriment de celui de tel autre groupe, d'avoir présenté aux Français des formes abâtardies de la peinture zaïroise moderne, et de s'être limités à trois ou quatre auteurs, alors que le Zaïre fourmille d'écrivains de talent ! Qu'ils se rassurent ! Il s'agissait-là d'une exposition, c'est-à-dire, pour les organisateurs, d'un choix personnel d'objets et de textes, d'instruments de musique et de tableaux, avec tout ce que cela comporte de subjectivité et partant d'arbitraire. Il ne s'agissait guère de reconstituer en plein cœur de Paris le musée de Tervuren, encore moins celui de Kinshasa.

Pour ma part, l'exposition « Sura Dji - Visages et racines du Zaïre » a été une invitation au voyage à l'intérieur d'un peuple et de sa culture, ravivant chez les uns l'instinct de savoir et majorant chez les autres la joie de retrouver, le temps d'un regard, leur mémoire historique.

Mukala KADIMA-NZUJI



Groupes ethniques et sites archéologiques représentés

Bernard Piniau, Directeur du Centre culturel de Lumumbashi et Ngandu Nkashama, Professeur de Lettres zaïrois, tous deux organisateurs de l'exposition pour le Zaïre, ont bien voulu répondre à nos questions.

Bernard Piniau et Ngandu Nkashama, vous avez été, de Lubumbashi, les artisans de l'exposition sur le Zaïre qui se déroule en ce moment aux Arts Décoratifs à Paris. Pouvez-vous nous dire quelle a été l'origine de cette exposition ?

B.P. : En séjournant au Zaïre pendant deux ans, presque trois, je me suis aperçu que nombre d'écrivains zaïrois étaient inconnus du public français. On ne faisait jamais référence à leurs écrits. J'étais, moi-même, ignorant d'un bon nombre de leurs œuvres et le public du Zaïre a très difficilement accès aux livres qui ont été publiés. C'est alors que le Ministère de la Coopération a publié en 1978, un numéro de la revue « Notre Librairie », consacré à la littérature zaïroise. ** L'idée est née de réunir à Lubumbashi, à cause en particulier, de l'existence en cette ville d'une Faculté des Lettres importante, le

plus d'auteurs zaïrois possible, mais surtout de réunir leurs œuvres, qu'elles aient été publiées au Zaïre ou à l'étranger et d'organiser une sorte de grande rencontre publique autour des thèmes : la littérature zaïroise et sa signification à l'intérieur du Zaïre ; la littérature zaïroise et sa place dans les relations culturelles entre le Zaïre et le monde extérieur. Voici quelle a été l'origine de cette exposition. La manifestation elle-même a remporté un succès certain. Elle a eu lieu au Centre Culturel Français de Lubumbashi et très vite l'idée m'est venue de présenter l'ensemble de ces ouvrages au public parisien. C'était, à l'époque, une manifestation exclusivement littéraire. Elle a ensuite changé de contenu, ou tout au moins, elle s'est enrichie par l'apport des musées nationaux pour être présentée à Paris.

Puisque vous avez tous deux travaillé à Lubumbashi, pouvez-vous nous parler de cette collaboration dans la réalisation de cette exposition ?

N.K. : Après Lubumbashi et les succès remportés surtout auprès des étudiants, des élèves, de

tous ceux qui s'intéressent au mouvement de la pensée zaïroise, l'exposition a été transplantée telle quelle pratiquement, à Kinshasa, en mars 1980, pendant quinze jours, au Centre Commercial International du Zaïre.

Ce fut à Kinshasa la même atmosphère qu'à Lubumbashi mais dans un contexte élargi, du fait d'abord de la participation des très nombreux écrivains qui se trouvent dans la capitale qu'on n'avait pas pu faire venir à Lubumbashi, de la participation également de la Voix du Zaïre, et des services de l'Université Nationale du Zaïre, en l'occurrence l'Institut National des Arts, qui avait pris une part très active à l'organisation de cette exposition. Jamais on n'avait réuni autant d'ouvrages, de textes, de manuscrits, de documents photographiques, de documents littéraires et même archéologiques, historiques et économiques. Toute la pensée Zaïroise en général. L'événement a permis une rencontre heureuse avec des milieux étrangers. Beaucoup de Français, à Kinshasa, s'intéressent à ce genre de manifestation. Ceci a donné aux organisateurs l'idée de faire transporter l'exposition à Paris et de l'agrandir éventuellement avec l'apport des Musées Nationaux du Zaïre.

Il a fallu collecter les objets qui sont exposés, comment a-t-on fait ?

B.P. : L'intérêt de cette manifestation était également de présenter au public parisien les résultats des efforts des conservateurs de l'Institut des Musées Nationaux du Zaïre qui, depuis quinze ans, reconstituent les collections. Je crois qu'il faut insister sur un point, c'est que l'ensemble des objets qui sont présentés à Paris dans la grande nef du Musée des Arts Décoratifs, sont des objets qui, il y a quinze ans, étaient encore en brousse. C'est, je crois, un exemple très rare dans un pays du Tiers Monde que celui de la création d'un musée sur la base de collections qui n'existaient plus ou qui avaient été conservées en Belgique depuis 1960. C'est, en effet, une sorte de bilan des possibilités de communications qu'offre le Zaïre, possibilités de communications qui, me semble-t-il, ont été sous-estimées, sous-évaluées et surtout sous-employées, depuis une vingtaine d'années. L'Institut National des Musées du Zaïre permet de prendre conscience de l'existence d'un patrimoine culturel étonnant. La littérature zaïroise elle-même est un outil de communication remarquable qui permettrait, si elle était mieux connue en France, de mieux saisir un certain nombre de dimensions contemporaines de ce pays. Ce que l'on a essayé de faire, c'est de la proposer globalement au public parisien.

Ngandu Nkashama, vous qui avez constam-

ment travaillé à ce projet, comment voyez-vous les choses d'un point de vue zaïrois ?

N.K. : Cette exposition a apporté non seulement au public français, mais également à nous, Zaïrois, une présence concrète de cette culture que nous connaissons très mal. Il faut peut-être dire que le Zaïre est immense, quatre fois la France, avec des villages éparpillés dans tous les coins et quelques centres urbains très éloignés les uns des autres, ce qui fait du Zaïre, en fait, une très grande mosaïque de cultures dont on n'a jamais fait l'inventaire complet jusqu'à ce jour. Nous-mêmes, Zaïrois, ignorons totalement les dimensions sociales, culturelles de notre pays. Je peux relater l'exemple d'un ami historien qui était allé du côté de Kaniama, à trois cents kilomètres de Kamina, mille kilomètres de Lubumbashi. Il y a trouvé un village isolé qui vit depuis à peu près dix ans, coupé totalement du reste du pays. Les habitants ont encore l'ancienne monnaie, ils ont l'ancien drapeau, tout en développant des comportements de survie et d'auto-défense. Ils mènent une vie totalement coupée du reste du pays. Il n'y existe pas d'état civil, pas d'école, pas de routes, pas de vie nationale. Des situations de ce genre, ne se rencontrent pas seulement du côté de Kamina, mais un peu partout au Zaïre. Je peux citer un deuxième exemple, qui me semble important pour comprendre le fonctionnement de nos sociétés actuelles. On parle par exemple de l'enseignement en langues zaïroises. Nous n'avons que quatre langues nationales, reconnues dans les textes officiels et les ordonnances présidentielles, et pourtant il existe des villages, comme du côté de Lodja ou de Kole où l'enseignement se fait en Otetela ou en Mongo. Aucun document officiel ne reconnaît, ni ne peut changer cet état de fait. Ils en étaient, il y a trois ans, à traduire tous les ouvrages de géographie, d'histoire et même de philosophie en Otetela pour l'enseignement secondaire ! L'Etat zaïrois n'est pas du tout à même de contrôler l'administration de son propre système d'enseignement. Cette expérience donne une idée du fonctionnement actuel de ce pays. On peut citer le cas du royaume des Bakubas. Ils vivent retranchés du reste du pays. Le Nyimi règne encore aujourd'hui comme régnaient les anciens fondateurs de la dynastie. Ce n'est ni primitif, ni sauvage, c'est un état de fait. Cette population a énormément évolué et l'exposition de Paris le montre bien. Elle s'est adaptée à la situation actuelle, d'une façon qui lui permet de survivre dans le Zaïre actuel.

Tout ceci n'était pas d'une approche facile pour nous-mêmes, Zaïrois, tant qu'il n'y avait pas une manifestation importante comme cette exposition, qui nous permette en même temps de nous

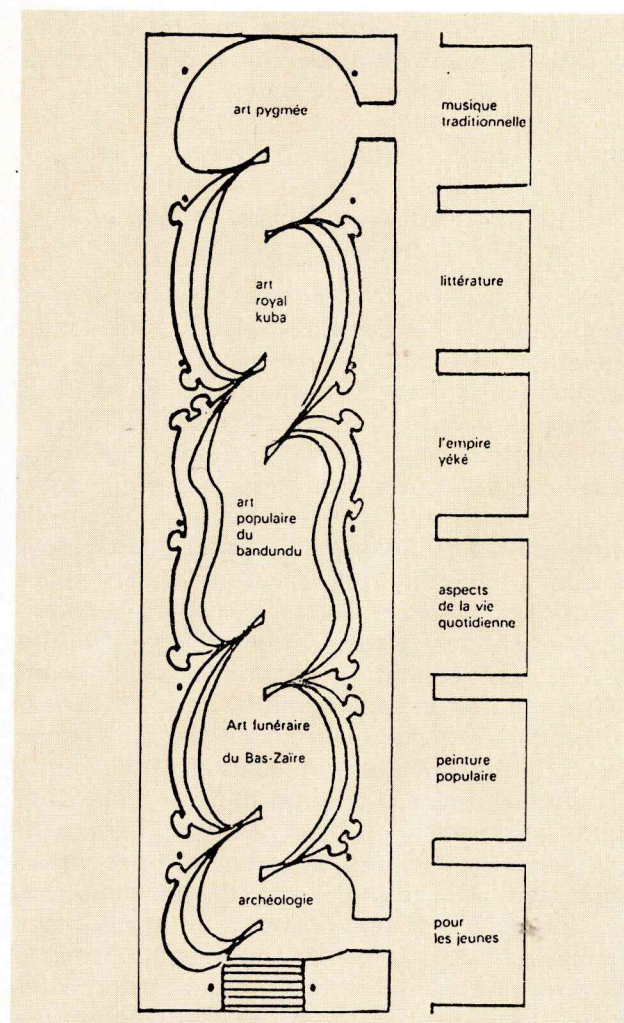
interroger, de jeter un regard sur nos propres réalités culturelles et sociales, sur notre présence au monde, et de comprendre ce qu'est le Zaïre actuel. C'est un pays, à bien des égards, très curieux. Car la société, c'est avant tout les hommes, et les États africains actuels ne manipulent que des matières premières.

B.P. : Si vous permettez, dans le sens de ce que vient de dire Ngandu Nkashama, je crois que, dans la conception et dans l'élan qui ont permis la naissance de cette exposition, il y a d'abord un étonnement d'Européen, immédiatement suivi d'admiration. Je pense au parcours qu'a fait l'équipe du Centre Culturel de Lubumbashi. Nous avions quitté la France, en ayant à peu près pour bagage ce qu'une certaine littérature avait proposé au public européen au sujet de l'Afrique Centrale, c'est-à-dire Stanley, Conrad, Gide, tous ces auteurs qui ont connu des tirages fabuleux. « Une saison des pluies » de Greene est quand même l'un des best-sellers du XX^e siècle en Europe. Nous étions donc partis avec ces lectures, comme bagage. Or, je crois qu'il y a un trait permanent commun à ce regard occidental sur l'Afrique Centrale, c'est que c'est un pays d'ennui, livré tout entier à sa végétation, qui n'a absolument rien à dire à qui que ce soit, que c'est un pays culturellement vide. Nous traînons ceci derrière nous, depuis à peu près un siècle. Notre étonnement a été de refaire, par exemple, derrière Conrad, la remontée du fleuve Zaïre, le Congo auparavant, de nous promener dans le Shaba, dans l'Est du pays ou dans la province orientale en direction des Azandés, des Mangbetus. Cela a été de nous apercevoir qu'il était difficilement concevable de se promener dans un pays aussi chargé d'histoire. A tous les cinquante, cent kilomètres on tombe sur une terre de haute culture, dont la mémoire est singulièrement vivante, avec des conceptions extrêmement intéressantes dans le domaine politique et que, loin d'être donc une sorte de sous-continent, livré à la pure nature, on traverse, au contraire, un pays qui est très profondément imprégné d'une histoire présente qui, elle-même, se joue, me semble-t-il, sur des critères issus d'une tradition. Or, oser parler de traditions vivantes en Europe à propos du Zaïre, fait rire tout le monde. On l'a bien vu dans les tous récents conflits qui se sont déroulés à Kolwezi en 1977 et 1978 où en fin de compte, seuls fonctionnaient les regards étrangers. Il y avait tout un discours européen à propos de ces crises sans que l'on ait jamais posé la question à des historiens zaïrois. Eux, mettent en relation d'évidence, des phénomènes de populations qui se sont produits il y a un siècle et, pour eux, ceux-ci expliquent en partie les crises récentes du Zaïre. Or, éclairer ces

crises, éclairer le patrimoine culturel du Zaïre permet, me semble-t-il, de mieux comprendre la vie contemporaine de ce pays.

Avez-vous pu parler ici en France, avec des gens qui ne connaissaient pas du tout le Zaïre ? Avez-vous pu mesurer un impact de cette exposition sur des gens qui n'ont pas été dans ce pays ?

N.K. : Oui, j'ai eu des contacts dans un premier temps lorsque j'ai amené quelques masques et quelques statuettes à Fontenay-le-Vicomte où l'on avait organisé une journée sur le Zaïre. C'est un milieu rural près de Corbeil dans l'Essonne. Le dimanche suivant (25 avril 1982), avait lieu dans la salle du foyer rural, une exposition sur le Zaïre et j'avais apporté certains des objets exposés au Musée des Arts Décoratifs. J'ai eu d'abord des réactions très curieuses. Les gens avaient envie de toucher. Je leur disais que ces objets venaient directement des villages Zaïrois, que certaines de ces pièces dataient de la fin du XVIII^e début XIX^e siècle. Ils étaient étonnés, cela, ils ne l'avaient jamais imaginé. Ils avaient toujours pensé que les masques et les statuettes d'Afrique étaient taillés tout d'un bloc, dans du bois, avec toute la rugosité et tout ce que cela peut comporter de rudimentaire. Leur surprise venait également du rôle de ces objets dans ces sociétés-là. Par exemple, j'avais un masque des Tshokwe du Bandundu. En apprenant qu'il existe un royaume au Zaïre (royaume Kuba) qui remonte au XVI^e siècle avec des institutions, une hiérarchie, un pouvoir, une armée, toute une littérature, des historiographes, mes interlocuteurs étaient très étonnés. Il a fallu montrer des documents, faire entendre de la musique se rapportant à ce royaume, pour convaincre les plus réticents. J'ai eu la même réaction de ceux qui sont venus à l'exposition. Ils ne s'attendaient pas à trouver des objets d'art de cette qualité, parce qu'en parlant d'art africain, on pense directement au grand art d'Ifé, du Bénin, à l'art Baoulé. Il y a déjà des livres d'art devenus très classiques. On connaît quelques masques de l'art du Zaïre, mais je crois que les textes s'arrêtent peut-être à l'art Luba. A la limite aux fétiches Kongo dont on voit quelques exemplaires au Musée de l'Homme ou à Tervuren. En allant à la découverte de ce qui est maintenant exposé, on s'interroge. Pour les spécialistes, beaucoup de données ont été bouleversées parce que certains de ces objets bousculent les canons établis. Bien plus, ils circulent encore aujourd'hui et possèdent une fonction culturelle précise dans les sociétés. A côté des institutions actuelles au Zaïre, il y a toute une réalité historique qui est concrète, présente, qui fonctionne. Je crois qu'il y a là une interrogation que nous devons nous poser à nous-mêmes, Zaïrois, afin d'éviter les



Itinéraire de l'exposition.

maladresses de certaines de nos lectures, de nos interprétations, et ne pas adopter des langages colonialistes à l'égard de nos propres peuples, comme on le fait actuellement dans les discours zairois.

Nous venons d'aborder une question dont je voulais parler. L'exposition de Lubumbashi a été jumelée avec une animation dans le département d'Evry-Essonne, près de Paris. C'est une opération très originale. Pouvez-vous nous en parler ?

B.P. : Oui Au moment où est né le projet, il n'était pas question de réserver uniquement à Paris, l'ensemble de ces manifestations. Par ailleurs, je souhaitais vivement que l'on essaye dans une région du Zaïre de modifier un peu l'image que nos amis Africains peuvent se faire de l'Occident. Je m'étais aperçu à Lubumbashi que cette image, chez les adultes, chez les enfants, était singulièrement fautive. C'est-à-dire que, grosso modo, nous étions tous des gens qui roulions dans de superbes voitures, qui habitions des appartements fabuleux sans aucun problème d'existence. Tout le monde était riche, et c'était le

paradis. Je pense que lorsqu'on est Africain et qu'on essaye de réfléchir au rapport de l'Afrique avec l'Europe, sur cette base-là, on commet un contre-sens. Il faut être clair, c'est un contre-sens, que probablement, les centres culturels contribuent à accentuer en donnant eux aussi une image légèrement tronquée de l'Europe. Je connaissais bien des gens dans le département de l'Essonne et il m'a paru intéressant que les gens du Shaba voient un peu comment fonctionne un département qui n'a rien d'un département mirage, que les élus autant que la population sont confrontés à des problèmes graves, où le niveau de vie n'est pas très élevé, où les gens prennent en charge leur destin. Il m'a semblé intéressant de faire des échanges entre deux populations qui sont confrontées tous les jours, à des problèmes quotidiens.

Comment se déroule cette animation qui continue toujours je crois ?

N.K. : Elle continue toujours, dans des conditions difficiles, parce que je suis abandonné à mes seules forces pour la mener à bien. En effet, l'objectif tracé par Bernard Piniau a donné une direction à l'action que je mène dans l'Essonne dans le cadre des échanges entre l'Essonne et le Shaba. Il faut dire qu'en fait, l'image que l'on a, au Zaïre, du Français moyen ou de la France en général, correspond d'une manière négative à l'image que les enfants ou même les grandes personnes en France, ont de ce pays d'Afrique. Notre premier objectif a été d'abord de faire communiquer deux sociétés. Nous avons souhaité que la population de l'Essonne et la population du Shaba se parlent et se comprennent. Qu'elles se parlent de leurs cultures respectives, de leur société, des réalités concrètes qu'elles vivent tous les jours, et d'elles-mêmes. Que des hommes se rencontrent et non pas seulement des institutions, des discours diplomatiques qui, en fait, ne disent pas grand chose. Le Centre Culturel de Lubumbashi a fait des efforts considérables pour nous faire parvenir tout le matériel nécessaire, des grands panneaux photographiques sur les différents thèmes, le thème de la vie quotidienne d'un enfant au village, le thème de la mort qui a eu un grand succès dans le département de l'Essonne, le thème du charbon de bois (type d'énergie extrêmement importante pour l'Afrique alors qu'ici, avec l'électricité, on l'a abandonné), le thème du pousse-pousseur (à la charrette) qui montre comment des jeunes gens, qui ne peuvent pas trouver de travail dans une société en crise, comme la société Zaïroise, se débrouillent pour vivre. Donc, en fait, à travers ces panneaux photographiques, qui étaient accompagnés de beaucoup de documents écrits, d'ouvrages rédigés par moi-même, de bandes

dessinées, de documents sonores (certains de l'Audecam) pour accompagner l'opération, nous avons réussi à susciter le regard du Français moyen. Cela a été le premier pas, lequel on le sait est toujours le plus difficile à faire. Les gens ne voyaient pas du tout ce qu'ils avaient à faire avec ces villages d'Afrique. Pour eux, l'Afrique ne veut absolument rien dire, tant qu'elle ne dérange pas la France. Apparemment ça ne les intéresse que de très loin. Je l'ai vu dans les écoles, les enfants ne savent même pas vous citer trois ou quatre pays d'Afrique, et surtout pas les situer sur une carte. Cela a été tout un problème. Et les populations qui habitent l'Afrique ? « Ah oui, Monsieur, je sais, ils sont tous noirs » — « Et les noirs comment sont-ils ? » — « Ils sont tous déshabillés. » Ou bien encore « Ils vivent avec les serpents », des choses dans ce genre-là. J'ai posé individuellement aux enfants la question : « Est-ce que vos parents vous ont jamais parlé de l'Afrique ? » Sur trente réponses écrites, vingt-quatre disaient qu'on ne parlait jamais de l'Afrique dans leur famille. Un enfant précisait que lorsqu'on parlait de l'Afrique à la télévision, papa demandait de changer de chaîne. On aperçoit donc le désintérêt complet et, à partir de là, une incompréhension totale des réalités africaines. Comment expliquer aux jeunes que le Zaïre a toutes les richesses et que les enfants y meurent de faim ? Un principal de lycée voulait toujours qu'on se réfère à des documents de 1923, parce que lorsqu'il était à l'école ce sont ces documents-là qu'il avait lus. Mais à la fin de l'animation une grande sympathie naissait entre nous. Je crois qu'au début du projet nous avons eu quelques moments forts qu'il faut mentionner ici et qui sont dus précisément à l'initiative du Centre Culturel Français de Lubumbashi, notamment la communication directe entre Evry et Lubumbashi, en décembre dernier. Pendant une heure les enseignants de Lubumbashi ont dialogué en direct avec les enseignants d'Evry. Il faut absolument que ce document puisse être connu en France pour voir les questions qui ont été posées de part et d'autre, la manière dont était conduit le dialogue. Au début avec beaucoup d'hésitation, d'étonnement, puis, lorsqu'on s'est lancé dans le vrai débat, les questions ont été parfois très surprenantes. Nous avons beaucoup de projets en tête, mais malheureusement les circonstances n'ont pas permis à toutes ces réalisations de voir le jour. A mon avis c'est une expérience qui devrait être tentée et poursuivie. Je crois que l'on parle beaucoup de dialogue de cultures, cela n'a aucun sens tant qu'on reste au niveau des discours. Cela ne veut absolument rien dire. On ne voit pas des cultures dialoguer entre elles. Les cultures, ce sont des hommes. Il faudrait mettre deux hommes ensemble, leur

donner la parole, qu'ils s'écoutent, qu'ils se parlent. Nous l'avons tenté, cela a réussi, surtout au niveau des écoles primaires mais aussi dans les centres culturels. J'ai maintenant beaucoup de courrier des enfants du Zaïre et de France qui demandent des correspondants, des échanges de documents. C'est une expérience fondamentale. Un premier pas indispensable, qui doit, à mon avis, orienter toutes les perspectives concernant ce fameux dialogue des cultures.

A travers ces échanges, du côté de Lubumbashi, y a-t-il eu un changement sur l'image que se faisaient les gens d'une certaine façon de vivre en France ?

B.P. : Oui, dans la mesure où Ngandu Nkashama nous a fait parvenir au Shaba aussi, un certain nombre de documents concernant la vie quotidienne dans l'Essonne où des projections ont été organisées, une exposition montée, où les élèves des écoles sont venus nombreux. Un débat a été organisé et si vous voulez, on peut dire que ce que vient de décrire Ngandu Nkashama pour l'Essonne, a eu lieu parallèlement au Shaba. Il ne faut pas se faire d'illusions sur l'impact que peuvent avoir ces manifestations, mais c'est intéressant. Nous, nous avons le sentiment, il y a un an, que les techniques dont on nous faisait part à propos des échanges de cultures s'essouffaient un peu. Je crois qu'on est là en présence d'une série de manifestations et que la base arrière est un peu légère, on s'en aperçoit. Il faudrait presque reconduire l'opération pendant un an avec des moyens nouveaux pour voir, au fond, quels sont ces développements possibles. Moi, j'ai l'impression qu'ils sont très larges. Il y a autre chose que je voudrais ajouter. Nous prenons nos références dans les patrimoines européens, américains, japonais, jamais dans le patrimoine africain. Un Christ romain, une tête de Bouddha Khmer, c'est familier, en revanche quand vous voyez un masque Lega ou Luba, il n'est pas intégré à notre patrimoine. Et toute la vocation du Centre Culturel de Lubumbashi a été d'essayer de trouver des solutions à cette absence de questions que nous ne parvenons pas à poser et à progressivement intégrer le patrimoine culturel d'Afrique Centrale au patrimoine culturel mondial. Et je pense que si on a fait un tout, tout petit pas dans ce sens, on n'aura pas perdu notre temps. J'espère qu'à travers les manifestations de l'Essonne, qu'à travers celles de Paris, un certain nombre de textes fondamentaux seront mieux connus chez nous et qu'on y fera référence.

*Propos recueillis par
Denyse de Saivre.*

Pendant l'exposition, deux tables rondes ont eu lieu au Centre Georges Pompidou, l'une ayant pour sujet : « Le Zaïre, pays imaginaire », l'autre « La pensée zaïroise contemporaine ».